

Jacques "analogues aux principes de cet auteur." Pour comprendre et surtout pour expliquer l'analogie qu'on pouvait établir entre le citoyen de Genève et une robe, il faudrait tenir la pénétration d'un psychologue au savoir d'une couturière. J'aime mieux me déclarer incompetent.

Toutes les grandes dames se croyaient obligées, pour se conformer à l'usage, d'avoir des *amies de coeur* à qui elles disaient d'une voix traînante "des choses sensibles." Elles se pâmaient, s'évanouissaient au moindre prétexte. Dans les *diners de bienfaisance*, offerts à quelques pauvres choisis, elles faisaient étalage de bons sentiments et, quand on représentait un drame larmoyant de Diderot ou de Mercier, elles sanglotaient d'avance. Le désir de suivre la mode les transformait en urnes lacrymatoires.

Cette sensiblerie déclamatoire, qui peut fort bien aller avec une grande sécheresse de coeur, on la trouve poussée à l'excès chez Mme de Genlis, dont toute la vie n'a été qu'une longue et ennuyeuse comédie.

La pauvre femme ajoutait à tous ces ridicules celui de jouer de la harpe et, quand elle reçut, en 1770, à la mort de Mme de Custine, la harpe qui avait appartenu à cette amie: "Je me promis, dit-elle, de ne jamais y jouer que des adagios et des romances plaintives."

Gouvernante du duc de Chartres, elle le faisait conduire à l'école de natation pour apprendre à sauver les gens qui se noient.

En 1789, Mme de Genlis, l'âge aidant, était devenue prude, mais elle était restée sentimentale. La duchesse d'Orléans lui envoyait un anneau avec ces mots indiqués par des initiales: "Vous savez combien vous m'aimez mais vous ne pouvez savoir combien je vous aime." Elle répondait immédiatement par un autre anneau figurant un ruban avec un nœud: "Impossible à dénouer."

C'est ainsi qu'à la fin du XVIII^e siècle, les petits anneaux entretenaient l'amitié.

Mme de Genlis, au moins par certains côtés, marque la transition entre le siècle qui finit et celui qui com-

mence. Elle est déjà la *femme Empire*.

La grâce et la légèreté du siècle s'étaient mieux conservées en province. C'est là, même à la veille de la Révolution, qu'on peut se représenter, d'après les gravures du temps, le cadre d'un salon mondain.

Les meubles ont cette élégance un peu maniérée qui caractérise cette aimable époque. Les fauteuils arrondis sont recouverts de soie bleu clair à décor de fleurs. La console en bois doré est encombrée de potiches. Une boîte en émail de Saxe y est posée, simulatant une enveloppe de lettre sur laquelle on peut lire:

"A Monsieur, Monsieur l'Eveillé, aussi sensible que volage, à Dresde." et au-dessous:

"Votre belle vous croit volage et c'est de quoy elle enrage."

Sur la cheminée de marbre blanc de petits Amours, au regard mutin, caressent des colombes, et cette pendule ne semble faite que pour sonner l'heure du berger. Un paravent de couleur claire forme dans la pièce trop grande un coin d'intimité: il abrite le fauteuil où la vieille marquise, son bichon à ses pieds, sommeille sur sa broderie.

Pastels à demi fanés dans leur cadre d'un or terni, de grandes dames sourient avec grâce en respirant une rose emblématique et c'est le même scurire, peint et artificiel, qu'on voit sur les lèvres minaudières de toutes ces jolies femmes qui remplissent le salon de leur caquetage d'oiseaux. Elles ne savent pas toujours ce qu'elles disent, mais elles le disent si bien!

Simplement vêtues, pour suivre la mode, elles portent des robes à l'anglaise, de tulle ou de linon, égayées de quelques fleurs. Elles sont coiffées "à l'enfant" d'un chignon plat terminé par une boucle et elles ont au coin de l'oeil une mouche, pour faire ressortir l'éclat de leur teint.

Un peu à l'écart, à demi cachée derrière l'éventail dont les coups d'aile semblent accompagner les battements de son coeur, une femme qu'on dirait échappée d'un tableau de Greuze, écoute, avec un plaisir coupable mais extrême, les aimables fa-

dcurs d'un petit maître penché sur son fauteuil. C'est un roman d'amour dont ils écrivent la préface et qui ne sera pas trop long. La Révolution va troubler toutes ces idylles. Il faut se hâter de vivre et d'aimer.

Dans un coin du salon et devant une des fenêtres se dresse l'épinette sur laquelle un Watteau de province a peint un berger, sa bergère et quelques moutons enrubannés, dans une guirlande de fleurs.

L'épinette est un piano modeste. On l'entend à peine et les mélodies qu'on y joue ont un charme discret. Les musiciens ne sont encore ni des professeurs d'algèbre ni des batteurs de cuivre.

Les danses qu'on accompagne sur cet instrument peu bruyant, peu encombrant et de bonne compagnie, sont gracieuses mais compliquées.

Pour briller dans un rigaudon, un menuet ou une gavotte, il faut avoir des qualités de grâce, d'élégance et de distinction qu'on ne rencontre guère chez un sot. Un bon danseur doit être doublé d'un homme d'esprit.

Lorsque la conversation languit et qu'on a assez médité du prochain, l'épinette, d'une voix grêle et chevrotante, fait entendre, pour sauver la situation, un air de Grétry ou de Dalayrac. Dérangé dans son sommeil, Croquet—c'est le petit chien—aboie avec fureur. Le salon s'anime et s'égaie.

Au milieu d'un nuage de poudre de riz, les habits chamarrés d'or, brodés de soie, frôlent les toilettes claires, semées de roses. C'est comme une écharpe multicolore, de satin et de velours, qui se déroule sans fin. Les couples passent, repassent, se mêlent dans des circonvolutions gracieuses où se révèlent tout l'esprit, toute l'élégance du siècle. Et cette danse, exquise pantomime jouée par des acteurs charmants, si aimable, si expressive, elle n'interrompt pas à vrai dire la causerie: elle la continue avec plus de grâce et de liberté. UN LISEUR.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.